

## "Un parti disparaît" dans Der Spiegel (26 août 1991)

**Légende:** Le 26 août 1991, commentant l'échec de la tentative de putsch menée à Moscou une semaine auparavant par des leaders conservateurs contre le président Mikhaïl Gorbatchev, l'hebdomadaire allemand Der Spiegel dresse un bilan critique de l'action politique de Gorbatchev et s'interroge sur le rôle de Boris Eltsine, nouveau président de Russie.

**Source:** Der Spiegel. Das Deutsche Nachrichten-Magazin. Hrsg. Augstein, Rudolf ; R Herausgeber Dr. Kaden, Wolfgang; Kilz, Hans Werner. 26.08.1991, Nr. 35; 45. Jg. Hamburg: Spiegel Verlag Rudolf Augstein GmbH. "Eine Partei verschwindet", auteur:Augstein, Rudolf , p. 134.

**Copyright:** (c) Traduction CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

**URL:** [http://www.cvce.eu/obj/un\\_parti\\_disparait\\_dans\\_der\\_spiegel\\_26\\_aout\\_1991-fr-bcd52077-6360-4a20-ab6e-e1d942225e68.html](http://www.cvce.eu/obj/un_parti_disparait_dans_der_spiegel_26_aout_1991-fr-bcd52077-6360-4a20-ab6e-e1d942225e68.html)



**Date de dernière mise à jour:** 06/07/2016

## Un parti disparaît

### Rudolf Augstein

Mikhaïl Gorbatchev, après les événements de la semaine dernière, qu'il a passée dans l'ombre de son rival et sauveur Boris Eltsine, est maintenant déconsidéré. Il aurait eu un comportement trop hésitant, aurait «fait du rafistolage» et «retourné sa veste», comme l'affirme George F. Will dans l'*International Herald Tribune*, il aurait d'abord reçu ses ennemis chez lui, puis serait parti en vacances. C'est un point de vue discutabile.

Son ancien ministre des Affaires étrangères Edouard Chevardnadze se lance dans les débats avec trop de passion lorsqu'il laisse entendre que M. Gorbatchev aurait lui-même fomenté le putsch contre sa propre personne. Ce serait une version russe de la Renaissance des Borgias, et cette théorie ne tient aucun compte de la pagaille qui règne en Union soviétique.

On imagine ce que M. Chevardnadze aurait fait s'il était en son temps devenu chef du Politburo à la place de son ami Gorbatchev. On aurait probablement essayé de l'éliminer déjà bien plus tôt.

En fin de compte, il n'était pas un «sabre» comme Napoléon, qui a tiré la révolution française du marécage où elle s'était embourbée. Chevardnadze non plus n'aurait pas pu fournir à la population les biens de première nécessité. Et jusqu'à présent, aucun des novateurs n'y est parvenu; ils n'ont pas appris cela dans le contexte d'une économie planifiée.

Il est possible qu'Alexandre Iakovlev, ex-communiste comme M. Chevardnadze, aurait fait preuve d'une plus grande raison conceptuelle que Gorbatchev à son poste. Manifestement, il portait cependant sur lui-même un regard suffisamment critique pour reconnaître qu'il n'aurait pu s'imposer ni dans son pays ni à l'étranger.

Boris Eltsine, le héros du jour, n'aurait pas connu le triomphe si Gorbatchev ne lui avait pas ouvert une brèche avec la «glasnost». Il y a quelque chose de tragique dans le fait que la «glasnost», la transparence de la chose publique, entravait la «perestroïka», la reconstruction de la société, et la rendait même impossible. Parmi les personnalités dirigeantes de l'Union soviétique, qui aurait pu remédier à ce problème?

On dit que Gorbatchev, malgré son sens tactique, s'est assis entre les chaises. Or, au début de la guerre civile américaine en 1861, Abraham Lincoln aussi était assis entre deux chaises, jusqu'à ce que les sudistes ouvrent le feu sur Fort Sumter. George F. Will estime même qu'il n'envisageait pas du tout, à l'origine, d'abolir l'esclavage. En l'espace de 18 mois, toutefois, selon M. Will, l'évolution de la situation a fini par obéir à ses propres règles.

Cela s'applique également à Gorbatchev. Il doit affronter un parti communiste qui n'a en réalité déjà plus d'existence mais qu'il voudrait – quoique sans conviction – ressusciter. Mais qui a privé ce parti de son pouvoir? Le secrétaire général Gorbatchev en personne. Pendant le putsch, le parti avait disparu de la scène politique.

Il y avait aussi le KGB. Qui, sans disposer du pouvoir d'Ivan le Terrible ou du tsar Pierre I<sup>er</sup>, qui aidait en personne à empaler ses supposés ennemis, aurait pu choisir le «bon» chef du KGB? N'y a-t-il pas une espèce d'autonomie de cet énorme appareil qui oblige chaque nouveau chef à se plier à sa dynamique interne? Qu'aurait été Béria sans Staline?

Et l'armée? N'était-elle pas restée inactive depuis beaucoup trop longtemps? Si elle avait eu un «sabre», n'y avait-il pas, du point de vue des militaires, de raison pour un putsch? Lénine et Trotski, ces experts en révolution, auraient probablement assisté avec un grand étonnement au spectacle de Moscou et de Leningrad. N'ont-ils pas toujours mis en garde contre le danger du «bonapartisme»?

Mais ce malheureux M. Yazov était tout sauf un Bonaparte, tout sauf un «sabre». Comment ne pas voir qu'il était beaucoup moins dangereux pour Gorbatchev que ne l'aurait été, par exemple, un maréchal

Toukhatchevski?

Lénine, peu avant sa mort, déplorait encore la rude intervention de Staline et de son acolyte Ordjonikidze contre la Géorgie nationale-communiste. Mais Lénine, lorsqu'il était en bonne santé, avait-il autre chose en tête que l'unité du parti et de l'Union? Aurait-il laissé la Baltique, la Géorgie et l'Ukraine s'écarter pacifiquement s'il avait été assez puissant pour les retenir? Ce serait mal le connaître.

Gorbatchev, par l'affaiblissement du pouvoir central qu'il a imposé à Moscou et par l'encouragement – involontaire? – des forces centrifuges dans les Républiques, a mis Boris Eltsine en situation de devenir son sauveur. La Russie de Lénine a vécu. Mais aussi exaltants qu'aient été la bravoure de Eltsine et le courage de la population, la situation n'est pas prête d'être réglée. À terme, il n'y aura pas de place pour les compétences des deux présidents, et donc pour l'un des deux. Ils s'étoufferont mutuellement.

Il faut s'attendre à ce que Eltsine ne puisse faire cuire le pain et remplir les garde-manger que pendant une brève période, et sous certaines conditions. Pour l'Union soviétique, la devise appropriée est «La liberté n'est pas le marché libre» et non le slogan chinois: «Le marché libre n'est pas la liberté».

Bien entendu, le club des «Old boys» prend maintenant la parole. L'économie de l'Union soviétique demeurera fragile pendant des décennies, prédit Helmut Schmidt. Henry Kissinger rappelle qu'il a toujours mis en garde contre le fait de miser sur un seul homme.

Peut-on demander si, outre M. Gorbatchev, il aurait voulu miser aussi sur M. Eltsine ou, plus encore, sur l'Ukraine, comme le propose Helmut Schmidt? Veulent-ils plonger dans la jungle de la politique intérieure soviétique sans le moindre équipement?

Mais cela, ils ne sont pas tenus de le faire, ils se contentent d'écrire. Bien à l'abri à Hambourg ou à Washington, il est facile de donner des conseils.

À l'origine, Abraham Lincoln n'avait en vue que le maintien de l'Union, estime George F. Will. Ce devrait également être le cas de tout président russe. Pourtant, personne n'a contribué davantage à l'effondrement de l'Union que M. Eltsine. Au début, le général de Gaulle voulait lui aussi tout autre chose que l'indépendance de l'Algérie. Mais, à la fin, son hégémonie a été plus importante à ses yeux.

Tous se sont laissés emporter par les événements. M. Eltsine devra le faire aussi, bon gré mal gré. S'il vient en Allemagne, il sera à juste titre accueilli avec enthousiasme. Pourtant, ses problèmes seront – si c'est possible – encore plus importants que ceux de Gorbatchev.